

Dans la classe de Bertrand, 6 ans, c'est la stupeur ce matin. La chaise de Jérôme est vide et Nathalie la maîtresse est chargée d'expliquer à ses camarades qu'il ne reviendra plus. Il est mort cette nuit dans un accident de voiture alors qu'il revenait des Ardennes en famille. Les questions fusent. Nathalie et plusieurs parents sont désemparés, comment annoncer aux petits loupiots que la vie a une fin et que parfois celle-ci est tragique. Quand c'est grand-père qui décède, il était vieux, les lignes de son visage attestaient du temps passé et la nature a suivi son cours normal mais un bambin de leur classe, de leur âge...c'est confrontant d'autant que l'enfant peut se dire qu'il est lui – même en danger de mort, s'il perd aujourd'hui un copain, lui ou ses parents pourraient aussi disparaître un jour sans crier gare.

Le psychothérapeute Serge Vidal a animé de nombreux groupes de personnes concernées par les questions épineuses de la mort et celles du deuil, encore plus complexes, il a également formé des équipes de soins palliatifs. Dans le contexte de notre société constate-t-il, la mort n'a plus une place de choix, on évite de la regarder en face. Les rituels d'autrefois ont disparu pour la plupart ne permettant plus l'accompagnement social au processus de deuil qui fait suite aux décès. Faire son deuil, souligne le psychothérapeute n'est pas un mouvement linéaire, ni volontaire d'ailleurs, mais bien une évolution naturelle qui suppose le respect de trois composantes : le temps, l'expression des émotions et la parole. Les veillées mortuaires de nos ancêtres qui duraient trois jours avaient tout leur sens, les familles se retrouvaient unies pour la circonstance et le mort présent dans l'enceinte de sa maison la rendait bien palpable, bien concrète. Les enfants pouvaient se familiariser avec cette réalité à leur rythme. Il évoque une scène familiale : des enfants tournaient autour de leur grand-père trépassé de longs moments avant de s'aventurer plus avant, de le toucher ou même de le dessiner, leur façon d'intégrer sans tabou la réalité de la finitude. Aujourd'hui on élude toutes ces questions, on ne porte plus d'habits noirs, et les émotions qui surviennent on les cache, on voudrait que la tristesse, ou la colère éveillées par une perte soient rapidement balayées. Sauf dans les cas de disparition d'enfants précise le thérapeute, là les codes sociaux actuels imposent un deuil interminable aux parents, il est de bon ton de pleurer un enfant défunt toute sa vie. Nos ancêtres auraient passé leur vie en pleureuses si telle avait été la pression sociale de l'époque, vu le nombre de décès de chérubins en bas âge. A l'inverse les fausse-couches ou les avortements n'ont pas de statuts reconnus, alors que le deuil existe autant.

Les adultes se trouvent mal à l'aise parce qu'ils pensent que les enfants doivent être tenus à l'écart de la grande faucheuse et lorsqu'elle survient inopinément les voilà aux prises avec l'effroi qu'elle suscite, surtout parce qu'elle confronte à l'inévitable aboutissement pour tous. L'angoisse est à son comble. Vidal encourage les parents et les enseignants à dire la vérité, toute la vérité mais uniquement en réponse aux questions que les enfants posent, ne pas aller au – delà au risque d'encombrer leur petite tête avec nos besoins de les rassurer qui ne sont qu'une réponse à nos propres angoisses difficiles à gérer. Le professionnel de l'accompagnement des endeuillés est partisan de l'idée que l'enfant a la capacité de se représenter la mort très tôt. Dès 2 ans et demi ou trois ans, lorsqu'il questionne, il est préférable de répondre clairement. Avec pourtant les meilleures intentions du monde, certains parents préfèrent cacher ou mentir dans les situations pénibles créant des secrets lourds à porter ensuite dans la généalogie familiale.

Une maman demande à son fils de 3 ans ½ ce qu'il pense de la mort : *ça maman*, lui répond-il le plus naturellement du monde : *c'est la grande surprise de la vie*. Sa grand-mère est partie l'an dernier et il l'imagine au ciel, *elle a dû monter avec une échelle et elle se prélassait sur les nuages et nous regarde d'en haut*.

Si il suggère de parler ouvertement et sans détour aux enfants, Serge Vidal propose de leur laisser leurs représentations poétiques ou magiques mais sans en rajouter. Il préconise de parler tout aussi franchement de ses croyances personnelles religieuses ou de leur absence aux petits. Si on n'en a pas ou que c'est l'incertitude la plus complète qui prime comme pour la grande majorité des personnes qu'il a rencontrées dans ses séminaires, et bien n'ayons pas peur de leur transmettre nos doutes et nos incompréhensions. Sur les traces des découvertes de Françoise Dolto, mieux vaut dire ce que l'on pense car l'enfant le ressentira sinon insidieusement au travers de nos comportements.

Zoé a perdu son papa car il a décidé d'en finir *ne supportant plus le diable qui habitait en lui*. Aujourd'hui elle a 6 ans, mais parfois elle pleure pendant de longues heures alors qu'il est parti depuis plusieurs années. Sa maman fait tout ce qu'elle peut pour la distraire et la consoler, mais surtout pour arrêter ses pleurs qu'elle vit avec un douloureux sentiment d'impuissance. Il est préférable, pour un enfant comme pour un adulte, de laisser la personne endeuillée pleurer tout son saoul, même si l'entourage trouve que cela dure. C'est lorsqu'on interrompt ce processus naturel du deuil en entravant la libre expression des émotions que les douleurs s'enkystent et rendent le processus finalement interminable car inabouti. C'est ainsi qu'en soins palliatifs on rencontre des gens qui sont restés coincés dans des vécus très anciens, ils peuvent parler d'un enfant parti 50 ans auparavant comme si c'était la semaine passée, la parole a manqué, les émotions ont été réprimées tout ce temps.

Deux bons indices sont identifiables pour savoir qu'un deuil est terminé : l'énergie qui était investie dans ce lien peut trouver à s'utiliser autrement, ailleurs, dans une autre relation ou une activité, et d'autre part la capacité à garder le souvenir vivant dans une attitude positive apparaît, c'est-à-dire en profitant du « cadeau » que nous laisse la personne décédée ou la situation dépassée.

Une personne endeuillée a juste besoin de présence, d'accueil, qu'on lui permette de se dire, il n'y a rien de spécial à « faire ». Or l'absence de signes extérieurs implique une ignorance voire un malaise de l'entourage, ne faudrait-il pas retrouver de nouveaux rites moins rigides que dans le passé qui permettraient de pouvoir être respecté et entouré dans son chagrin ? Le groupe social a perdu ses compétences dans ce domaine conclut le psychothérapeute spécialiste des questions du deuil, il y a très certainement des idées à réinventer pour humaniser les épreuves de pertes, et autres séparations et transformations qui jalonnent forcément nos existences. Peut-être faut-il demander aux enfants....

Rappelons que toute famille a le droit d'exiger de garder le mort chez elle pendant trois jours, il est donc possible de négocier avec les pompes funèbres une manière d'accompagner l'être cher à sa dernière demeure qui soit en accord avec les convictions et les besoins de chacun.